

Rétrospective sur la situation de la Franco-Ontarienne

Jacqueline Pelletier

Number 43, 2018

La *RNO*... déjà 40 ans!

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1058533ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1058533ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut franco-ontarien

ISSN

0708-1715 (print)

1918-7505 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pelletier, J. (2018). Rétrospective sur la situation de la Franco-Ontarienne. *Revue du Nouvel-Ontario*, (43), 131–136. <https://doi.org/10.7202/1058533ar>

Jacqueline Pelletier, « La situation de la Franco-Ontarienne (1980) », *Revue du Nouvel-Ontario* (Les idéologies de l'Ontario français : un choix de textes [1912-1980]), n° 3, 1981, p. 102-109.

Rétrospective sur la situation de la Franco-Ontarienne

JACQUELINE PELLETIER
Retraitée et bénévole active

Dédié à Linda Cardinal

Il y a près de quarante ans, une jeune franco-ontarienne, fervente féministe, a écrit :

À coup de milliers de sandwiches et de fines courtes-pointes, nos sœurs/mères se sont épuisées, s'épuisent encore à recueillir des fonds, organiser des fêtes, *faire* une relève, réunir, circuler des pétitions, téléphoner, à lutter, à revendiquer, à... bout de souffle, pour fouetter le cours de l'histoire et s'approprier le temps de survivre. En tant que Canadiennes, puis Canadiennes-Françaises [*sic*], puis Franco-Ontariennes, puis francophones hors Québec, puis... ?¹

Oui, c'est moi qui ai écrit cela. Je reconnais l'époque, bien sûr, et suis fière de cette jeune femme enflammée qui exprimait haut et fort ce que tant d'autres ne voulaient ou ne pouvaient ni dire ni entendre. Le temps a filé si vite et aujourd'hui, retraitée, à 73 ans, j'observe, je réfléchis et, à distance de l'action féministe organisée, je me suis élaboré un scénario de la suite. Après les sandwiches et les courtes-pointes, après la survie, qu'y a-t-il?

¹ Jacqueline Pelletier, « La situation de la Franco-Ontarienne (1980) », *Revue du Nouvel-Ontario*, n° 3, 1981, p. 106.

Nous voilà aujourd'hui citoyennes du monde, ancrées dans une communauté francophone qui a pris les allures de la planète! C'est à Toronto que sera située l'Université de l'Ontario français car c'est dans la capitale de la province que se manifeste maintenant la vitalité française contemporaine. Elle porte l'histoire, les inventions et les rêves de l'Afrique, de l'Europe, de l'Asie et d'Haïti et, ainsi, elle transforme et enrichit l'expérience franco-ontarienne.

L'aurait-on cru? Dire qu'il y a peu de temps, ces nouvelles communautés peinaient à prendre place aux rangs des organismes établis, si bien qu'elles créaient les leurs, distincts, avec l'espoir d'un jour être acceptées. C'est fait, enfin, je crois que ce l'est. Notre francophonie ontarienne a grandi, elle s'est ouverte, elle s'est diversifiée, elle s'est éduquée, elle a voyagé. Elle s'est alliée aux mouvements sociaux des années 1980, 1990 et s'est présentée aux portes du nouveau millénaire l'esprit libéré, curieux, avide de découvertes. Et les femmes de tout âge sont à l'avant-garde de cette mouvance. Elles s'inventent un avenir. Enfin, c'est ce que je vois, sans pour autant conclure que tout est réglé.

Qu'en est-il donc de la condition féminine dans cette perspective? Je ne suis pas aveugle. Le mouvement *#MeToo* nous ramène quotidiennement à la réalité des agressions sexuelles incessantes.

Pendant la Coupe du monde de soccer 2018, on annonçait, comme un fait nouvellement observé, que la violence familiale augmente de façon dramatique les jours de match. Sur les Champs Élysées, d'innombrables agressions ont été dénoncées par les *fans* des Bleus en fête. Comme si cela n'était pas connu et dénoncé depuis des décennies!

Et cela continue. Tout comme les sextos, tout comme la condescendance, tout comme la complaisance.

Non, je ne suis pas aveugle. Je sais que le revenu des femmes, surtout celles qui sont mères, est encore inférieur à celui des hommes pour un travail équivalent. Je connais aussi la pénurie de femmes au sein des conseils d'administration et parmi les élus. Mariées, mes sœurs aînées ont dû quitter leur emploi une fois enceintes! À 18 ans, j'ai choisi de m'inscrire à l'École normale pour devenir enseignante, car l'Hôpital général n'avait pas répondu à ma demande d'admission au programme de formation des infirmières. À mon époque, telles étaient les options de carrière.

Cadette de notre famille, je suis la seule à avoir obtenu un diplôme universitaire. En 1969, travaillant dans le secteur des communications, j'ai dû confronter – avec succès – un patron qui avait décrété que les femmes ne porteraient pas le pantalon au travail. Il n'y a pas si longtemps vous savez!

Il fut un temps où l'on disait que les jeunes femmes investissaient les facultés universitaires et collégiales désormais boudées par les hommes. Aujourd'hui, elles étudient dans tous les domaines et percent le marché du travail avec confiance en affirmant leurs aspirations tout autant que leurs compétences. On les retrouve, en effet, dans toutes les disciplines même dans celles où la discrimination des genres existe encore. Certaines ne tiennent pas le coup, mais elles sont certainement plus nombreuses à prendre leur place et elles le font avec plus d'assurance que nous à l'époque.

Des circonstances personnelles, y compris le vieillissement – le mien et celui de mon entourage – m'ont amenée à consacrer plus de temps à mon entourage immédiat

qu'aux interventions sociales et communautaires ces dernières années, à l'exception de mon implication dans l'accueil des nouveaux arrivants, notamment dans l'intégration de leurs enfants, dont plusieurs évoluent dans notre système scolaire francophone. Plusieurs membres de notre association, Retraite en Action, se sont investis dans cet enjeu.

Ceci dit, j'observe.

En mars 2018, l'honorable Karina Gould, ministre des Institutions démocratiques, est devenue la première membre d'un cabinet fédéral à donner naissance pendant son mandat. En juin, on l'aperçut en train d'allaiter son enfant à la Chambre des communes, au vu et au su du Canada entier. A-t-elle alors eu une pensée pour Agnes Macphail, élue en 1921, la première députée fédérale de l'histoire? Presque 100 ans plus tard, Agnes Macphail n'aurait sans doute pas approuvé ce geste. Mais quel chemin parcouru!

Fête du Canada 2018 : la cohorte des dignitaires présente sur la Colline du parlement est exclusivement féminine. Elle comprend Son excellence l'honorable Julie Payette, gouverneure générale du Canada, arrivée et repartie à bicyclette au grand dam sans doute de ses gardes du corps chevauchant leurs motos; Sophie Grégoire-Trudeau, porte-parole de l'organisme Fillactive, conférencière inspirante et conjointe du Premier ministre; Mélanie Joly, alors ministre de Patrimoine Canada et, à quelques sièges de ces femmes, la nouvelle commissaire de la Gendarmerie royale du Canada, Brenda Lucki, première femme à occuper ce poste de façon permanente. Sur l'estrade, deux animatrices et une majorité d'artistes féminines. Comment rester insensible à pareille célébration de la fête du Canada!

Ailleurs, sur les ondes de la CBC, une jeune entrepreneure de ma connaissance racontait récemment avoir trouvé le moyen de jumeler sa toute récente maternité avec son travail grâce à une entente d'appui entre copropriétaires, l'autre, maman elle-même depuis quelques années. On s'invente des solutions avec ingéniosité!

Sexting, sexualité imposée, intimidation, atteintes à la réputation... je sais. Mon respect est sans bornes pour celles et ceux qui déploient les moyens les plus créatifs pour les dénoncer : campagnes gouvernementales dénonçant le non-consentement, cours et ateliers portant sur l'estime de soi ou sur les LGBT, camps de leadership, multiplication des interventions artistiques dénonciatrices provoquant la réflexion...

Alors oui, les femmes de l'Ontario français quelle que soit leur origine, se battent encore. Pour que leurs enfants parlent notre belle langue dans la cour de l'école; pour avoir accès aux garderies, ridiculement trop coûteuses; pour obtenir des logements salubres à loyer raisonnable pour elles et leur famille; pour se protéger contre leurs conjoints violents; pour avoir accès à un travail bien rémunéré; pour que leur contribution à la vitalité de notre communauté, autant franco-ontarienne que canadienne, soit reconnue. Toujours et encore, la vigilance est de mise, la lutte l'est aussi.

En conclusion, qu'on me permette un moment « fleur bleue ». J'ai toujours affirmé que la Journée internationale des femmes doit être une occasion de célébrer. Aujourd'hui, je pense que chaque journée doit nous rappeler les nombreuses raisons de célébrer. C'est ainsi que l'on peut s'énergiser pour poursuivre la route vers l'égalité.

En concluant cette réflexion, je ne peux m'empêcher de penser au long cheminement de mes divers engagements pour la cause féminine depuis ma jeunesse. Féministe, je le suis certes. Plus tolérante, moins agressive? Sans doute. Celle qui est née rebelle le demeure, mais autrement. Un souvenir me revient à l'esprit, celui de l'aventurière suisse Ella Maillard (1903-1997) chez qui je n'ai pas eu le courage de frapper à la porte en 1987, trop timide comme je le fus parfois. À son ami, journaliste et lui-même aventurier Peter Fleming, qui lui dit un jour (dans les années 1920 ou 1930) : « C'est par là que je rentre en Europe. Si vous voulez, vous pouvez venir avec moi... », elle a répondu : « Pardon, c'est mon itinéraire à moi, et c'est moi qui vous emmènerai si j'y trouve avantage² ».

² Alexandra Lapierre et Christel Mouchard, *Elles ont conquis le monde - Les grandes aventurières 1850-1950*, Paris, Arthaud, Les Classiques illustrés, 2007.